

Jeu

Accompagner contes et conteurs

Michel Vaïs

Nourriture en scène
Number 154, 2015

URI: id.erudit.org/iderudit/73730ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaïs, M. (2015). Accompagner contes et conteurs. *Jeu*, (154), 7–9.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

Accompagner CONTEES ET CONTEURS

Cette réflexion a été rendue possible par l'accompagnement, à l'automne 2014, de huit conteurs dans une randonnée qui les a menés de Québec à Rivière-du-Loup, donnant un (nouveau) spectacle chaque soir. Quatre hommes, quatre femmes, quatre « jeunes », quatre « vieux ». Et des publics de toutes sortes.

Michel Vaïs



Les Semeurs de contes,
Yves Robitaille,
Françoise Crête,
Jérôme Bérubé,
Jean-Sébastien Dubé,
Shakti Ortéga St-Amant,
Geneviève Falaise,
Carine Kasparian
et André Morin,
sur le traversier
de Québec à Lévis.
© Michel Vaïs

5 h 30 du matin, troisième jour. Ce n'est pas tant le bruit du gros échangeur d'air qui m'a réveillé, dans ce gymnase de Saint-Michel-de-Bellechasse où j'ai passé ma deuxième nuit de la tournée, que le désir de faire écho à ce que j'ai vécu. C'est que j'ai accepté d'accompagner pendant 10 jours le long du fleuve la deuxième Grande Virée des Semeurs de contes (quel nom extraordinaire !). Déjà en 2013, huit conteurs (dont quatre sont encore du groupe cette année) avaient marché de Montréal à Québec en 15 jours, s'arrêtant dans les villages chaque soir pour manger et dormir comme des pèlerins, mais surtout pour y donner des spectacles composés en partie de contes recueillis en cours de route auprès de personnes rencontrées au hasard du chemin. Chaque fois, cette année encore, les étapes ont été préparées, des personnes-clés contactées et les médias alertés.

Mon rôle consistait essentiellement à conduire la voiture qui transportait les bagages du groupe. Comme les conditions de l'accueil, toujours chaleureux, variaient tout de même, il fallait prévoir sacs de couchage et matelas gonflables, en plus des tenues – et des chaussures – de marche autant que de scène. Sans oublier protecteurs solaires, boules Quies, gourdes et magnétophones pour la collecte d'histoires en chemin. Seul non-conteur de l'équipe, j'ai dû voir à l'intendance : arriver tôt à chaque étape pour décharger l'auto, revenir sur la route pour approvisionner les marcheurs en eau et en nourriture, aller chercher dans les magasins les objets nécessaires à la suite favorable de l'aventure. Piles, brosse à dent, un oreiller ferme, sans oublier un gâteau d'anniversaire pour une des jeunes du groupe qui fête ses 33 ans. Bref : nourrir, rassurer, encourager les conteurs dans leur démarche pédestre

« Il faut faire voyager le conte pour le faire reconnaître comme discipline autonome et universelle, susciter des rencontres avec des publics de toutes les régions, enrichir le répertoire, régénérer la pratique du conte. »

– André Morin

accompagnant la verbale. Il y a aussi les détails : une ampoule à trouver pour éclairer l'espace du conte, une autre ampoule à soigner pour qu'un pied puisse poursuivre sa marche.

ET LA CRITIQUE ?

Me voilà donc accomplissant un rôle inédit d'intendant, ou de gestionnaire de tournée. On m'appelle le « seneur motorisé » ou l'« accompagnateur », sans se douter que j'ai déjà publié un livre me réclamant de cette posture (*L'Accompagnateur. Parcours d'un critique de théâtre*, Varia, 2005). Si j'assiste avec plaisir aux prestations collectives chaque soir, le critique en moi ne prend cependant pas congé. Non pas que je tienne à l'inscrire dans la tournée, mais quand on me demande mon avis, je ne me fais pas prier pour fournir quelques commentaires généraux.

In petto, je note cependant qu'une telle gagnerait à soigner sa diction, ou qu'une autre a livré un de ses contes mieux que jamais malgré – ou grâce à – l'oubli de tous ses accessoires chez elle. Les jours se suivent sans se ressembler. Le premier soir, à Lévis, les Semeurs de contes inaugurent la maison patrimoniale de Louis Fréchette ; la salle est comble : plus de 40 personnes. Certains se sont même installés dehors pour assister au spectacle derrière les fenêtres ouvertes. Et le chapeau a rapporté une somme suffisante pour payer les repas du lendemain. Le deuxième soir, à Saint-Michel-de-Bellechasse, devant 25 spectateurs dont 5 enfants bien sages, le groupe sent le besoin de s'auto-critiquer après-coup... et de me demander mon avis sur un point.



Les Semeurs de contes entre Rivière-Ouelle et Kamouraska.
© Françoise Crête



Il se trouve qu'en même temps que j'accompagne la Grande Virée du 8 au 18 septembre, je dois m'occuper de la révision du contenu français de la revue électronique de l'Association internationale des critiques de théâtre <criticalstages.org>, qui, pour son dixième numéro, demande à des artistes du monde entier de juger la critique et les critiques. Et je tombe sur les propos éclairants de Jean Lambert-wild, ci-devant directeur de la Comédie de Caen, nouvellement nommé à Limoges pour y diriger le Théâtre de l'Union, Centre dramatique national du Limousin : « Si un artiste est seul, il peut être perdu. Nous avons besoin de critiques pour comprendre le royaume du théâtre. Si nous perdons la critique, nous perdrons les frontières du royaume. » Il suffit de remplacer le mot « artiste » par « conteur » et « théâtre » par « conte » pour comprendre le rôle essentiel de la critique, qui doit maintenant accompagner les conteurs. ●

Mais, dans tout cela, je réfléchis surtout au sens profond de l'aventure. Pourquoi se livrer à cette entreprise autant sportive qu'artistique ? S'étirer patiemment tous les jours avant et après la marche, inscrire le conte dans son corps (et ses cors), associer déambulation et « racontage » dans un même cheminement physique et spirituel... pourquoi ? C'est André Morin, l'âme dirigeante de l'opération, qui l'explique chaque soir au public avec ses mots simples. Il faut faire voyager le conte pour le faire reconnaître comme discipline autonome et universelle, susciter des rencontres avec des publics de toutes les régions, enrichir le répertoire, régénérer la pratique du conte. Quant à Yves Robitaille, il explique ne pas faire la Grande Virée pour raconter ses histoires, mais pour en apprendre d'autres, avec, comme compagnons de voyage, les fascicules de Jean-Claude Dupont, où l'on découvre un nouveau conte pour chaque village.

On le constate aussi : marcher aide à mémoriser. Mais est-ce bien cela que fait le conteur, comme l'acteur apprend son rôle au théâtre ? Pas vraiment. Alors, improviser ? Non plus. La plupart du temps, le conteur n'apprend pas vraiment ses textes par cœur – sauf s'il s'agit d'un groupe de mots bien ciselés qu'il vaut mieux livrer avec exactitude. Plutôt, il s'approprie son conte dans un processus intégrant rapidement un public. Il module son « contage » en interaction avec lui, tâchant de retenir une structure, des images, cherchant à les livrer avec naturel, gestes à l'appui, et à cultiver sa manière d'être avec son public. Nous sommes ici dans la zone d'intelligence sensible qui se situe dans un *no man's land* entre littérature et théâtre.

**« Si un artiste est seul,
il peut être perdu.
Nous avons besoin de critiques
pour comprendre
le royaume
du théâtre [...]. »
– Jean Lambert-wild**

Françoise Crête en spectacle au restaurant
La Libellule de Saint-Jean-Port-Joli.
© Michel Vais